

1^o section : La vocation de l'homme : la vie dans l'Esprit

Chapitre 2 : La communauté humaine

Article 1 : La personne et la société

CEC 1878-1885

1. Le caractère communautaire de la vocation humaine

- L'homme est un être fait pour la vie sociale : ainsi, le philosophe Aristote fait de l'amitié la fin de la société humaine, voyant l'amour comme principe de la vie commune des hommes. Cette tendance de l'homme à la vie sociale est quelque chose de naturel et n'est pas surajouté à sa nature.

L'inclination naturelle à la vie sociale apparaît comme nécessaire à l'homme en raison de certains besoins naturels qui ne pourraient être satisfaits sans elle : ainsi, l'homme naît faible et dépendant, son intelligence n'est pas assez développée pour lui permettre de se défendre seul, et il a besoin d'être nourri et éduqué¹. Sans inclination naturelle à la vie sociale, les hommes vivraient isolés et chacun devrait se prendre en main.

On voit encore l'inclination à la vie sociale dans la vie sexuelle. La sexualité est fondamentalement une complémentarité : l'homme est un être incomplet, il a besoin de la femme et non d'un autre lui-même.

La capacité de communiquer et le langage manifestent également cette inclination naturelle à la vie sociale.

De même, la culture se transmet dans la vie sociale.

En résumé, voici quelques signes de l'inclination naturelle à la vie sociale² :

- - les besoins naturels
- - la sexualité
- - l'éducation
- - le langage
- - la culture

- Mais ces besoins ne suffisent pas : la dépendance ne suffit pas à créer une dimension sociale. Par exemple, si je dépends d'un ouvrier pour construire ma maison, je peux aussi l'envoyer promener une fois que je n'ai plus besoin de lui ; dans ce cas, il n'y a pas de vie sociale. Aristote estime que s'il ne s'agit que d'une simple dépendance, on est dans un rapport de cause principale à cause instrumentale³. On peut encore citer l'exemple de trois hommes dans un bateau.

¹ On pourrait presque affirmer qu'il a besoin de faire l'expérience de cette dépendance pour connaître l'amour dont il a été aimé ! Il n'est pas un donné brut, tout prêt, à la différence de certains animaux qui sont autonomes dès le départ.

² Le père Utz (*Éthique sociale*, éd. universitaires de Fribourg, 1960, ch. 5, p. 76-92) présente une approche légèrement différente. Il donne trois arguments en faveur du caractère naturel de la vie sociale pour l'homme : 1/ la dépendance matérielle des hommes par rapport à leurs semblables ; 2/ l'interdépendance culturelle des hommes entre eux (en désignant par *culturel* tout ce qui concerne plutôt la formation intellectuelle et « technique », par opposition à la valeur morale, à savoir : le langage, le savoir, l'art) ; 3/ l'interdépendance morale des hommes entre eux (qui regarde plus la formation humaine, sachant que mon progrès moral dépend de mon entourage, pas seulement dans l'instruction que je reçois, mais dans l'exemple qui m'est donné pour que je l'imite).

³ Cf. ARISTOTE, *Politique*, VII, 8, 1328a, 28 sqq.

Pour qu'il y ait vie sociale, il faut qu'il y ait amour – et la vie sociale sera d'autant plus développée que l'amour sera plus désintéressé. L'inclination naturelle à la vie sociale est antérieure à ces besoins : elle est une tendance à l'amour. Si cet amour ne se développe pas, l'homme reste atrophié.

- Le fondement ultime de l'inclination à la vie sociale est surnaturel. En effet, les hommes recherchent la même fin, qui est le bonheur suprême, c'est-à-dire Dieu lui-même ; et ils ont la même origine, puisque l'image de Dieu qui resplendit en tous et les pousse à l'unité.

- La société peut être alors définie comme un ensemble de personnes liées de façon organique par un principe d'unité.

Certaines sociétés, plus proches de l'homme, sont plus naturelles : la famille apparaît ainsi comme la *première cellule de la société*, comme le faisait souvent remarquer le pape Jean Paul II ; ensuite, toute association humaine, puis, en dernière instance, l'état.

- L'homme a une inclination naturelle à la vie sociale, mais il ne doit pas s'absorber totalement dans la société : il a en effet une identité personnelle, et sa fin dernière, qui est de voir Dieu, est éminemment personnelle. D'où un grand principe de la pensée de l'Église : *la personne humaine est et doit être le principe, le sujet et la fin de toutes les institutions sociales*⁴.

De là proviennent deux écueils possibles pour l'homme dans son rapport à la société :

- l'individualisme, où ne compte que l'individu
- le collectivisme, où ne compte que la société

⁴ GS 25, § 1.